

#### 4. Marie, Hérode, Judas, Lazare...



*Lorsque Marie à la fenêtre bleue  
Vit l'ange redevenir invisible  
Et se confondre à la lumière d'avril  
Vit-elle dans l'hiver venu  
Ce chemin dans la neige, le vent,  
La porte close de l'auberge  
Pour eux, les pauvres,  
Et les soldats romains dans leurs cuirasses  
Surveillant le troupeau du recensement  
Et l'inscription en bon ordre sur les registres ?*

*Elle vit la neige de décembre sur l'enfant  
Tandis qu'ils fuyaient en Égypte.  
Elle entendit dans la rue  
Voisine de la tranquille maison  
Le pas d'une troupe et d'une foule  
Monter sur les hauteurs de la ville  
Par le chemin des condamnés à mort.*

*Polyptyque de Noël, Ad Solem, 2006.*



À Machéronte. J'étais à Machéronte, forteresse de pierre noire et fauve. J'aimais vivre à Machéronte, citadelle taillée dans des pans de ténèbres et de vertige. À Machéronte, garnison et magasin d'armes. Cisailée d'esplanades et de terrasses, bardée de créneaux, trouée d'obliques meurtrières, parcourue d'entrailles qui s'achevaient en impasse ou en gouffre, en tombeau. Abrupte, d'où je voyais longuement la plaine et les routes, la mer d'asphalte où dort Sodome, ensevelie. D'où je voyais Jérusalem, Jéricho, et les déserts entre les villes comme des peaux tannées. À Machéronte, j'étais le roi du monde et j'étais en moi-même. J'étais le roi de Babel ! Babel plus profonde encore que haute. Un édifice indéchiffrable de chutes et de précipices, de rampes et d'abîmes,

un dédale d'abîmes. Par des terrasses de charbon, je descendais. J'étais le roi des enfers.

C'est là que j'ai fait enfermer Jean.

Je descendais, je savais seul où il était. Je l'avais enchâssé dans les ténèbres les plus closes. Je laissais le soldat sur l'une des terrasses, veillant sous la froide ivresse des lunes. Je prenais de ses mains la lanterne des rondes. J'étais sans arme. Je n'avais aucune peur de Jean. Cet homme, je l'ai connu mieux que ses amis les plus proches, ses disciples. Je ne dirai rien de ses paroles, de nos silences, de mes questions, de ses réponses. La nuit autour de nous était plus douce que la suie. Je m'asseyais près de lui sur la paille. La nuit autour de lui était plus douce que la soie. Je buvais seul, avidement, à la source prophétique, dans la caverne où je le gardais. Quel livre ! quel rouleau de sagesse ! dans cette parole entendue comme en songe !

[...]

Qui l'a pleuré plus amèrement que moi, son assassin ? Cet ange que je retenais prisonnier dans la cave terrible de ma maison me bénissait et m'apportait lumière et force dans mes jours et mon égarement. Aucun de ses disciples ne fut plus proche de Jean que moi, le misérable Hérode, son meurtrier.

*Hérode,*

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.



Beaucoup de gens, pensait Lazare, parlent et pensent comme en dormant. Ils n'entendent pas ce qu'ils disent, ils n'écoutent pas ce qu'ils pensent. Ils sont l'écho de ce qui se répète. Un grand chagrin, une douleur indicible, parfois, leur ouvre la bouche et le cœur, la pensée. La vérité les traverse et nous atteint, nous étonne, comme telle parole d'enfant, vive comme un poème, sage comme un proverbe. Bientôt revient le bavardage, l'éclat est oublié.

La parole de quelques-uns est précieuse comme l'eau dans le désert. Elle vient des profondeurs. Elle a cheminé dans la nuit de la terre. C'est une parole puisée.

C'est une parole reçue, transmise, méditée.

Elle se lève du milieu des livres et c'est une parole d'école, d'apprentissage.

C'est une parole pure et qui reflète le ciel pur.

Les plus sages, lorsqu'ils parlent, ont la main sur l'écriture, leur esprit est mémoire de parole apprise, rare au milieu de l'héritage la parole jaillie, céleste.

Qui parle aujourd'hui comme Jean ?

Il s'est préparé dans le désert et le silence.

Et sa parole n'est pas un puits, une citerne, mais une source.

*Chemin de parole*, éditions de Corlevour, 2006.



Les évangélistes sont de grands poètes. Ils ont inventé Véronique et son linge où s'imprime sang et sueur le visage et la face du Sauveur qui marche à l'abattoir par les ruelles de la vieille ville où les filles de Jérusalem pleurent son supplice et déjà sa mort. « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem... ». Ils ont entendu, ils ont entendu cela, les fuyards, les saints pleutres, qui cherchaient déjà refuge chez des amis pharisiens, et même romains, terrifiés qu'on les soupçonne, qu'on les confonde, et les arrête, complices.

[...]

Ils ont inventé Judas.

L'antichrist.

Ils ont inventé ma mort et mon remords.

Je suis allé chercher dans ma cave, mon grenier, chez le marchand de clous et de corde, je suis allé chercher une corde de chanvre, j'ai traversé la ville en tendant ce licol comme si je traînais à la mort une bête, – cette corde sous ma chemise. Évangélistes ! poètes ! vous m'avez vu avoir cette pensée, ce désir de me jeter dans la nuit corde au cou, pierre au cou, cette rage d'ouvrir sous mes pieds la trappe immonde de l'enfer. Vous m'avez vu sentir sur ma peau nue le chanvre, et rire, rire de malheur et de détresse, dans la nuit de Jérusalem.

[...]

Ainsi, pour toujours, il y aura le Christ qu'entourent au pied de la croix Jean et Marie, les deux larrons crucifiés, quelques

soldats pour la police et le bon ordre, la foule qui insulte et crie, rit, observe l'agonie, le bon soldat romain qui soudain est touché par la grâce, Véronique dans sa chambre qui baise en larmes le visage de Dieu sur le linge tandis que Madeleine pose sur les pieds du Christ et le filet de sang sa bouche de sainte amoureuse... Et moi, l'Autre. Là-bas, au loin, en face, dans le plus noir de la nuit. Avec sa corde qu'il se passe au cou, dont il s'étrangle, et qui se jette... L'impardonné, l'impardonnable, face au sauveur. Moi, Judas, l'Isariote, celui qui a trahi son maître et son ami, son Dieu, pour trente deniers, une misère. Judas le traître et l'assassin, qui se suicide, assassin de lui-même.

Mon église est la solitude.

*Chemin de parole, éditions de Corlevour, 2006.*



**LE CHRIST :** *Femme, voici ton fils. Fils voici ta mère.*

Mère voici ton fils  
Pour le chemin qu'il reste à parcourir  
Fils voici ta Mère  
Dans la maison où vous serez tous deux réunis en mon nom  
Vous souvenant de mon amour  
Dans la maison où vous serez désormais sur la terre  
Je suis pour toujours avec vous

Mais ouvrez cette maison  
Où nous sommes une flamme  
À tous ceux qui viendront  
Sans feu ni lieu  
Perdus  
Errant parmi les siècles  
Accueillez à votre table  
Ceux qui cherchent Dieu  
Et ne le savent pas  
Accueillez à votre table même ceux qui l'ont tué  
*Les sept dernières paroles du Christ sur la croix,*  
Arfuyen, 1996.